

premier plan se trouve lié à tout le devenir de l'univers.

Notre tâche prochaine sera de comprendre la nature du Christ à partir de la nature spirituelle du Soleil, et passer ensuite à la nature spirituelle de la Lune.

TROISIÈME CONFÉRENCE

Berlin, 14 novembre 1911

Lors des deux conférences précédentes, nous avons essayé de montrer comment il faut chercher l'élément spirituel derrière toutes les manifestations de nature matérielle et corporelle d'ici bas. D'abord nous avons essayé de caractériser l'élément spirituel qui se trouve derrière les phénomènes de chaleur, puis derrière les phénomènes de l'air en mouvement. Pour pouvoir donner ces caractéristiques, il nous a fallu remonter à un passé très ancien, aux origines primordiales de notre évolution. Pour décrire les conditions spirituelles sur lesquelles se fondent les éléments matériels, il nous a fallu diriger notre regard sur notre propre vie animique. Car bien entendu il est nécessaire de tirer de quelque part les représentations servant à ce que l'on cherche à caractériser. Les mots à eux seuls n'y peuvent rien, il nous faut des représentations tout à fait précises. Nous avons vu que les conditions spirituelles auxquelles nous nous sommes référés sont en partie si loin des expériences que l'homme peut faire aujourd'hui et de ce dont il peut avoir connaissance actuellement, que même

au sein de notre vie de l'âme et de notre propre vie de l'esprit nous avons été obligés de faire appel à des états rares, à des conditions pas courantes du tout. Nous avons vu qu'il nous faut chercher l'essence la plus profonde très loin de tout ce qui a trait à la chaleur ou au feu, de ce que sont extérieurement et physiquement le feu ou la chaleur. Certes cela peut paraître à l'homme moderne tout à fait grotesque que d'attribuer l'essence de tout élément de chaleur et de feu au sacrifice offert par des entités bien précises, entités que nous avons rencontrées sur l'ancien Saturne à un moment donné de l'évolution, aux Trônes qui offrirent alors leur sacrifice aux Chérubins. Et en vérité, nous devons dire alors qu'un sacrifice semblable à celui qui a commencé au début de l'évolution de l'univers et qui nous apparaît extérieurement dans la maya ou dans l'illusion qu'un tel sacrifice est fait de chaleur et de feu.

De même avons-nous reconnu la dernière fois, que derrière tout ce que nous appelons les flux de l'air ou du gaz se trouve quelque chose qui est à nouveau très éloigné et que nous avons appelé : la vertu de donner, l'épanchement plein d'abnégation de l'essence propre d'entités spirituelles. Ceci se trouve en chaque souffle de bise, en toute fluence de l'air. Ce qui est physiquement, extérieurement perçu n'est réellement qu'illu-

sion, que maya, et nous n'accédons à une représentation correcte que si nous progressons de la maya à l'esprit, à ce qui est de nature spirituelle. Dans la réalité véritable du monde, la chaleur ou l'air ne sont pas plus présents que l'homme ne l'est dans le reflet du miroir qui lui renvoie son image. Car de même qu'une image réfléchie n'est au fond qu'une illusion par rapport à l'homme, de même le feu, la chaleur ou l'air sont des illusions, et les réalités véritables qui sont à l'arrière-plan se comportent en fait comme l'homme réel par rapport à son reflet dans le miroir. Ce n'est ni le feu ni l'air que nous avons à chercher dans le monde de la réalité véritable mais sacrifice et vertu donatrice.

C'est ainsi qu'en voyant s'adjoindre la vertu gratifiante au sacrifice, nous avons progressé de la vie de l'ancien Saturne à la vie de l'ancien Soleil. Au sein de cette dernière, c'est-à-dire de la deuxième incarnation cosmique de notre Terre, nous trouvons quelque chose qui va nous rapprocher d'un pas des véritables conditions de notre évolution. Aujourd'hui il nous faut à nouveau introduire un concept appartenant au monde de la réalité véritable face au monde de l'illusion. Avant de passer aux circonstances authentiques de l'évolution, il convient de nous approprier un concept bien précis. Faisons donc la démarche suivante.

Quand un homme fait une chose quelconque dans la vie extérieure, entreprend quelque chose, il y a au départ, en règle générale, son impulsion volitive. Tout ce que l'homme fait, que ce soit un mouvement de main ou l'action la plus grande, repose sur une impulsion de la volonté. De celle-ci découle tout ce qui conduit à l'acte, à l'opération que l'être humain peut faire. On affirmera tout d'abord qu'une action forte, énergique qui pourrait, par exemple, apporter bien-être et bonheur devrait comporter une impulsion de volonté forte, tandis qu'un acte moins important n'en nécessiterait qu'une faible. En règle générale l'homme penchera pour l'idée que c'est de la force de l'impulsion de volonté que dépend l'importance de l'acte.

Or il est vrai, jusqu'à un certain point seulement, qu'en renforçant la volonté nous réalisons dans la vie quelque chose de plus. A partir de ce point en réalité ce n'est plus le cas. Certains actes que l'homme peut accomplir, avant tout, les actes se rapportant au monde spirituel, ne dépendent pas, chose curieuse, d'un renforcement de l'impulsion de notre volonté. Certes dans le monde physique où nous vivons, l'importance d'un acte dépend de l'importance de l'impulsion de volonté, car pour obtenir plus nous devons faire plus d'efforts. Alors que dans le monde spirituel il n'en va pas de même, c'est même

le contraire qui se produit. Car là les actes les plus importants ou disons plutôt les conséquences les plus étendues ne requièrent pas le renforcement d'une impulsion positive de la volonté mais au contraire une certaine résignation, une renonciation. Et c'est vrai déjà pour la plus modeste réalité purement spirituelle. Ce n'est pas en laissant intervenir le plus possible notre convoitise ou en nous activant le plus possible que nous obtenons un certain effet spirituel ; on ne parvient à certains effets dans le monde spirituel qu'en domptant ses désirs et convoitises, et en renonçant à les satisfaire.

Admettons qu'un homme projette d'atteindre quelque chose dans le monde au moyen d'un effet spirituel intérieur. Il doit alors s'y préparer en apprenant avant tout à réprimer ses désirs, ses convoitises. Et tandis que dans le monde physique on devient plus fort en mangeant bien par exemple, en se nourrissant correctement et qu'alors on gagne en forces, — ceci n'est qu'une description et non un conseil, — on atteindra d'une certaine manière quelque chose de significatif dans le monde spirituel quand on jeûne ou que, d'une façon ou d'une autre, on fait quelque chose pour réprimer, pour dompter ses désirs et convoitises. Pour obtenir les plus grands effets spirituels, disons pour les effets magiques, il faut toujours une préparation

qui soit en relation avec le renoncement aux désirs, aux envies, aux impulsions volitives qui surgissent en nous. Moins nous « voulons », et plus nous nous disons : laissons la vie s'écouler par devant nous, et renonçons à ceci ou cela, mais prenons les choses telles que le karma nous les envoie, plus nous accueillerons ainsi le karma et ses effets, en nous comportant calmement dans un renoncement à tout ce que nous cherchons à atteindre ici-bas, plus fort deviendrons-nous alors, par exemple, à l'égard des effets de la pensée.

Chez un homme très avide, qui aime avant toute chose bien boire, bien manger et qui par ailleurs est plein d'envies, on pourra constater, s'il est instituteur ou éducateur, que ses paroles adressées à ses ouailles n'atteindront pas grand chose, qu'elles entrent par une oreille et ressortent par l'autre ! Il croira que c'est la faute de ses élèves. Mais ce n'est pas toujours le cas. L'être humain qui a une conception plus haute de la vie, qui vit sobrement, ne mange que ce qui lui est nécessaire pour entretenir la vie et qui veille de préférence à accepter les choses apportées par le destin, remarquera peu à peu que ses paroles ont une plus grande force, il n'a même pas besoin de se servir du regard, il suffit qu'il soit auprès de son élève et qu'il émette une pensée encourageante

geante sans même l'exprimer, cela se transmettra à l'élève. Tout ceci dépend du degré de renonciation, de renoncement à l'égard de ce que l'homme souhaite par ailleurs.

Ainsi donc, le véritable chemin pour atteindre une activité spirituelle, des effets spirituels dans les mondes supérieurs, est celui qui passe par le renoncement. A cet égard il existe beaucoup d'illusions ; les illusions ne mènent pas à des effets justes en raison de leur aspect tellement similaire à ce qui est extérieur. Vous connaissez tous ce que l'on nomme communément l'ascèse, la mortification de soi-même. Cette mortification peut en bien des cas être véritablement une volupté que l'intéressé choisit, par exemple, dans le désir d'obtenir beaucoup, ou par le fait que cela vient d'une autre source de désirs celle de la volupté. Dans ce cas l'ascèse n'agit pas, car elle n'a de sens que si elle apparaît comme signe accompagnateur d'un renoncement ayant sa source dans le domaine spirituel. C'est bien cette notion-là qu'il nous faut acquérir : la notion du renoncement créateur, de la résignation créative.¹³ C'est d'une importance considérable que ce renoncement, cet abandon créateur que nous pouvons éprouver au sein de notre âme et qui est très éloigné de notre vie quotidienne, devienne une représentation que nous puissions réactiver ; nous pourrions alors être

conduits à faire un pas de plus dans l'évolution humaine. Car, c'est bien quelque chose de semblable qui se passe au cours de l'évolution, par exemple, lorsque l'on passe du développement des conditions du Soleil à celles de la Lune. Quelque chose comme un acte de renonciation se passe dans la région des entités des mondes supérieurs dont nous savons qu'elles sont liées avec le déroulement de l'évolution de la Terre. Nous allons considérer ici, une fois encore, l'évolution de l'ancien Soleil. Mais attirons d'abord l'attention sur quelque chose que nous savons déjà mais qui sous bien des aspects, peut encore nous paraître énigmatique.

Nous avons souvent rendu attentif, de manière répétée, à ce genre d'événements dans l'évolution et nous les avons rapportés à des entités qui sont restées en retard sur le cours de l'évolution. Nous savons aussi que les entités lucifériennes interviennent au sein de notre humanité terrestre. Nous avons fréquemment rappelé à votre attention que ces entités lucifériennes interviennent au sein de notre corps astral durant l'évolution de la Terre parce que durant l'évolution de l'ancienne Lune elles n'avaient pas atteint le niveau de développement auquel elles auraient pu accéder. Nous avons souvent employé l'exemple trivial selon lequel ce n'est pas seulement dans nos écoles que nos

élèves restent en retard, mais qu'au cours des grandes évolutions cosmiques même les entités de l'univers sont en retard sur leur niveau d'évolution, et qu'elles interviennent alors à certains niveaux au sein de l'évolution d'entités. Elles ont alors un effet sur l'homme terrestre, semblable à celui qu'ont les entités lucifériennes, restées en retard sur l'ancienne Lune.

A cet égard on pourrait facilement avancer l'idée que ces entités sont somme toute des entités fautives, les faiblards du développement de l'univers, car pourquoi sont-elles retardées? Telle est l'une des pensées qui peut nous venir, mais aussi cette autre qui serait la suivante: l'homme n'aurait jamais pu atteindre à sa liberté, à ses propres facultés de décision, si les entités lucifériennes n'étaient restées en retard sur la Lune. Ainsi l'homme se trouverait redevable, d'une part, aux entités lucifériennes de ses maux, de ses penchants, de ses désirs et des passions dans son corps astral, qui tout au long de son évolution le refoulent en permanence et l'abaissent à un certain niveau, l'attirent vers les régions inférieures de son être. D'autre part, s'il n'en était ainsi, si l'homme ne pouvait devenir mauvais, dévier du bien par la force des entités lucifériennes qui agissent en son corps astral, il ne pourrait pas non plus agir librement, il ne pourrait disposer de ce que

nous appelons la liberté du vouloir, le libre arbitre. Il nous faut donc dire aussi que nous sommes redevables aussi de notre liberté aux entités lucifériennes. Il en résulte que la conception étroite, partielle selon laquelle les entités lucifériennes ne feraient que rabaisser l'homme, n'est pas juste, mais que l'homme doit considérer le retard subi comme un événement bénéfique sans lequel il n'aurait pas du tout pu conquérir sa dignité d'homme au sens véritable du terme.

Or tout ce que nous entendons par ce retard des entités lucifériennes et ahrimaniennes a pour origine quelque chose de beaucoup plus profond, qui nous apparaît déjà sur l'ancien Saturne, mais qui y est si difficilement reconnaissable qu'on ne trouverait dans aucune langue les mots nécessaires pour caractériser ce dont il s'agit. Par contre si nous progressons jusqu'à l'existence de l'ancien Soleil nous pouvons le caractériser très nettement en prenant en considération le concept que nous avons tout d'abord décrit aujourd'hui, celui de la résignation, du renoncement. Car tous ces retards d'entités, toutes les conséquences d'actions d'entités restées en arrière ont pour fondement la résignation ou le renoncement d'entités supérieures. Ainsi pouvons-nous voir qu'il se passe la chose suivante sur le Soleil. Nous avons dit que les Trônes, Esprits de Volonté

offrent des sacrifices aux Chérubins. Comme nous l'avons vu dernièrement, ils font ces sacrifices non seulement durant l'ère saturnienne mais ils les poursuivent durant l'ère solaire. Donc, là également nous avons cette image des Trônes, des Esprits de Volonté sacrifiant aux Chérubins. Dans l'action sacrificielle repose l'essence véritable de toutes les conditions qui existent de chaleur ou de feu dans l'univers. Si nous remontons en la vision de la Chronique de l'Akasha¹⁴, nous remarquons nettement ce qui suit durant l'ère solaire : les Trônes sacrifient, persistent en leur activité sacrificielle en sorte que nous avons les Trônes sacrifiant et aussi un certain nombre de Chérubins vers lesquels nous voyons monter le sacrifice, étant donné qu'ils accueillent en eux la chaleur qui émane du sacrifice. Mais un certain nombre de Chérubins réalisent autre chose : ils renoncent au sacrifice, ils n'acceptent pas l'action sacrificielle. C'est pourquoi nous devons compléter quelque peu le tableau que nous avons récemment fait apparaître devant notre âme.

Nous avons dans ce tableau les Trônes sacrifiant et les Chérubins accueillant le sacrifice ; or nous avons aussi des Chérubins qui ne l'acceptent pas mais qui au contraire renvoient ce qui en tant que sacrifice vient à eux. Il est extraordinairement intéressant d'observer cela dans la Chronique de

l'Akasha car du fait que maintenant pour ainsi dire, la vertu donatrice des Esprits de Sagesse se déverse dans la chaleur du sacrifice, nous voyons la fumée du sacrifice s'élever durant l'ancien Soleil, dont nous avons dit que de l'extrême périphérie du Soleil elle est renvoyée sous forme de lumière par les Archanges. Cependant nous voyons encore autre chose, comme s'il se passait quelque chose de tout autre au sein de l'espace de l'ancien Soleil : une fumée du sacrifice qui n'est maintenant plus seulement renvoyée sous forme de lumière par les Archanges, mais qui n'est pas acceptée des Chérubins, en sorte qu'elle reflue, se trouve refoulée. Nous avons donc un nuage de sacrifice refoulé au sein de l'espace solaire ; — sacrifice qui s'élève, sacrifice qui s'abaisse — sacrifice accepté, sacrifice auquel il est renoncé et qui se replie sur lui-même. Cette rencontre de formations nuageuses proprement spirituelles dans l'espace de l'ancien Soleil, se situe immédiatement entre ce que nous avons appelé la dernière fois l'extérieur et l'intérieur, ces deux dimensions sur le Soleil, semblable à une stratification ; nous avons donc au centre les Trônes sacrifiant, puis dans les hauteurs les Chérubins qui acceptent le sacrifice, puis ceux des Chérubins qui n'acceptent pas le sacrifice mais le refoulent. Ce refoulement engendre en quelque sorte une nuée cir-

culaire ; et tout à fait à l'extérieur nous avons les masses de lumière refoulée.

Représentez-vous ce tableau de manière tout à fait vivante : nous avons donc cet espace de l'ancien Soleil, cette masse de l'ancien Soleil, quasi une boule cosmique à l'extérieur de laquelle il n'y a rien à se représenter ; il ne faut donc penser l'espace que jusqu'aux Archanges. Poursuivons encore notre représentation : au milieu nous avons cette formation en anneau provenant de la rencontre des sacrifices acceptés et repoussés. De ces sacrifices qui sont acceptés, et de ceux qui sont rejetés, naît quelque chose au sein de l'ancien Soleil que nous pouvons appeler comme un doublement de toute la substance solaire, une séparation. Pour comparer le Soleil de ces temps anciens à une figure du monde extérieur, il faudrait le faire avec la forme de notre Saturne actuel : une sphère entourée d'un anneau dans lequel les masses de sacrifices refoulées se jettent en dedans ; ce qui est au milieu, et ce qui est à l'extérieur est organisé comme une masse annulaire. Nous avons ainsi une substance solaire coupée en deux parties par la force des puissances sacrificielles qui se refoulent.

Que résulte-t-il donc de ce qu'une telle renonciation au sacrifice intervient de la part de certains Chérubins ? Là nous abordons un chapitre extraordinairement difficile dont

vous ne pourrez saisir que par une lente activité méditative ce que contiennent les concepts qui sont présentement développés. Ce n'est que par une longue réflexion sur les notions présentées ici que l'on découvre les réalités sur lesquelles elles reposent. Le renoncement dont nous avons parlé, nous devons le mettre en relation avec quelque chose dont nous avons découvert la genèse sur l'ancien Saturne : avec la naissance du temps. Nous avons vu qu'avec les Esprits du Temps, les Archées, le temps n'apparaît en réalité que sur l'ancien Saturne, et que c'est un non-sens de parler du « temps » avant l'ancien Saturne. Il y a là certes, un pléonasmisme mais nous pouvons tout de même dire : le temps perdure, car « durer » est déjà un concept qui implique le temps. Lorsqu'on dit que le « temps » continue cela signifie ceci : quand nous observons Saturne et Soleil dans la Chronique de l'Akasha nous trouvons sur Saturne la naissance du temps et sur le Soleil que le temps s'y trouve aussi. Si toutes ces circonstances se poursuivaient comme nous les avons caractérisées au cours des deux dernières considérations au sujet de Saturne et du Soleil, le temps formerait alors un élément s'appliquant à tout ce qui se passe dans l'évolution. Nous ne saurions imaginer dans l'évolution le moindre fait sans l'inclure dans le temps. Nous avons bien

vu que les Esprits du Temps sont nés sur l'ancien Saturne et que le temps est impliqué en tout. Tout ce que nous avons pensé jusqu'ici sur l'évolution, sous forme de tableaux ou imaginations, nous devons nous le représenter en liaison avec le temps. S'il ne s'était passé que ce que nous avons évoqué : action du sacrifice et vertu donatrice, tout aurait été soumis au temps. Rien n'aurait pu échapper à l'empire du temps. Ce qui veut dire que tout serait soumis au « naître » et au « disparaître » et qui relève du temps.

Pendant, ceux des Chérubins qui ont renoncé au sacrifice, à ce qui gît directement en la fumée du sacrifice, ceux-là y ont renoncé afin de se soustraire par là-même aux propriétés de cette fumée du sacrifice, et, avant tout, au temps et conséquemment, au naître et au disparaître qui en sont les propriétés. Dans tout ce renoncement au sacrifice de la part des Chérubins il faut voir de leur part un affranchissement à l'égard des conditions du temps. Ils vont au-delà du temps, ils s'affranchissent au fait d'être soumis au temps. Par là-même les conditions se divisent durant l'évolution de l'ancien Soleil, en sorte que certaines conditions se poursuivent en droite ligne à partir de Saturne en tant qu'acte sacrificiel et vertu donatrice qui restent soumises à l'élément du temps, tandis que les autres conditions sont instaurées par

les Chérubins du fait que ceux-ci renoncent à ce sacrifice, s'arrachent à l'élément du temps et s'incorporent ainsi l'éternité, la durée, la non-dépendance par rapport au « croître et décroître ». C'est là quelque chose d'extrêmement curieux, pendant l'évolution de l'ancien Soleil nous arrivons là à une séparation entre temps et éternité. Grâce au renoncement des Chérubins durant l'évolution du Soleil, l'éternité a été acquise en tant que particularité propre à certaines conditions apparues pendant l'évolution du Soleil.

Nous avons vu en observant en notre propre âme que certains effets issus de celle-ci naissent par le fait que l'homme acquiert en son âme renoncement et résignation ; ainsi voyons-nous, pour ne parler tout d'abord que de l'ancien Soleil, que l'immortalité, l'éternité ne sont acquises par certaines entités spirituelles divines que par le fait qu'elles renoncent à ce qui pourrait venir du sacrifice des dons se répandant par la vertu donatrice. Nous avons vu le temps naître sur Saturne, nous voyons maintenant que certaines conditions s'arrachent au temps durant l'évolution solaire. Ce n'est que pendant l'ère du Soleil que cela est assez clair et discernable pour que l'on puisse l'exprimer au moyen de concepts. En effet, je prie d'y prendre garde, ceci se prépare déjà durant l'ère du Soleil, en sorte que l'éternité ne commence pas seule-

ment pendant l'ère de Saturne. Sur Saturne cette séparation de l'éternité par rapport au temps est si faiblement discernable, que nos concepts et nos mots ne se révèlent pas assez précis pour pouvoir déjà caractériser quelque chose de semblable au sujet de l'ancien Saturne et son évolution.

Ainsi donc, nous avons appris à connaître la signification de la résignation, du renoncement des dieux au cours de l'ère du Soleil, et l'acquisition de l'immortalité. Quelle en fut la conséquence ?

Par la « Science de l'occulte », qui à certains égards devait encore s'en tenir au domaine de la maya, nous savons que l'évolution du Soleil fut suivie par l'évolution de la Lune, et qu'à la fin de l'ère du Soleil toutes les conditions sombrent en une sorte de crépuscule, en un chaos cosmique et résurgissent à nouveau en tant que Lune. Il nous faut voir réapparaître le sacrifice sous forme de chaleur. Ce qui subsistait alors comme chaleur sur Soleil nous le voyons apparaître aussi sur la Lune comme éléments calorifiques. Ce qui est vertu donatrice nous le voyons réapparaître sous forme de gaz, d'air. Mais la résignation, le renoncement au sacrifice, eux aussi perdurent. Ce que nous avons appelé « résignation » se trouve en tout ce qui se passe sur l'ancienne Lune. Il en est réellement ainsi : ce que nous pouvons vivre en

nous, expérimenter comme résignation, il nous faut nous représenter sur l'ancienne Lune comme la forme existant en tout ce qui s'est retransmis de l'incarnation solaire, semblablement à ce que nous pourrions nous représenter pour d'autres choses existant dans le monde extérieur. Ce qui fut sacrifice apparaît comme chaleur dans la maya ; ce qui fut vertu donatrice apparaît dans la maya comme gaz ou air. Ce qui maintenant est résignation, apparaît dans la maya extérieure comme liquide, comme eau. L'eau est maya et elle ne serait pas là dans le monde si spirituellement elle n'était fondée sur le renoncement ou la résignation. Partout dans le monde où il y a de l'eau, il y a renoncement des Dieux ! Aussi vrai que la chaleur est une illusion et que derrière se trouve le sacrifice, que le gaz ou l'air sont une illusion et que derrière il y a la vertu dispensatrice, de même l'eau en tant que substance, en tant que réalité extérieure n'est qu'illusion sensible, reflet et ce qui véritablement existe est renoncement de certaines entités à l'égard de ce qu'elles reçoivent d'autres entités. Il faudrait dire que l'eau ne peut ruisseler dans le monde que si il y a en son fondement du renoncement. Or nous savons qu'en progressant du Soleil à la Lune les conditions de l'air se sont densifiées en celles de l'élément liquide, l'eau n'apparaît que sur la Lune, car

sur le Soleil il n'existait pas encore d'eau. Ce que nous voyons durant l'évolution de l'ancien Soleil formant comme des masses compactes de nuages, se coagule sur la Lune, s'interpénètre en un état plus dense, en eau et devient la mer lunaire.

Si nous considérons cela, il nous deviendra tout de même possible de comprendre un problème qui peut se poser. Le renoncement engendre l'eau, l'eau est en vérité renoncement. Nous obtenons un concept spirituel d'un caractère bien particulier pour ce qu'est en somme l'eau. Nous pouvons cependant poser la question suivante : y aurait-il bien une certaine différence entre l'état qui serait apparu si les Chérubins n'avaient pas renoncé et celui intervenu du fait de leur renoncement ? Cette différence s'exprimerait-elle d'une manière quelconque ? Oui certainement. Elle se manifeste par le fait que les conséquences de ce renoncement apparaissent clairement tant que règnent les conditions lunaires. Car si ce renoncement n'était pas intervenu, si les Chérubins qui ont renoncé avaient accepté le sacrifice qui leur était offert, ils auraient alors, — ceci dit maintenant de manière imagée, — intégré en leur propre substance la fumée du sacrifice ; ce qu'eux-mêmes auraient fait, cela se serait exprimé dans la fumée du sacrifice. Supposons que ces Chérubins aient accompli ceci

ou cela, ce serait alors apparu, exprimé extérieurement, par les nuées changeantes de l'air, — c'est-à-dire, que dans les formations extérieures de l'air se serait exprimé ce que les Chérubins n'ayant pas renoncé auraient fait de la substance du sacrifice. Or ils l'ont repoussé et par là-même sont passés d'une « nature » mortelle à l'immortalité, de l'éphémère au durable. Mais la substance du sacrifice, elle, est bien là, elle est pour ainsi dire affranchie des forces qui sans cela l'auraient accueillie. Elle n'a maintenant plus à suivre les incitations, les impulsions des Chérubins car ceux-ci l'ont renvoyée, l'ont rejetée. Qu'arrive-t-il donc à cette substance du sacrifice ? — Il arrive que d'autres entités s'en rendent maîtres et que du fait que cette substance sacrificielle n'est plus chez les Chérubins, ces autres entités deviennent indépendantes, elles deviennent autonomes à côté des Chérubins, alors qu'autrement elles sont dirigées par les Chérubins si ceux-ci accueillent la substance du sacrifice. C'est en ceci que repose la possibilité qu'intervienne le contraire du renoncement : que des entités attirent à elles la substance du sacrifice répandue et œuvrent en elle. Et ce sont précisément les entités qui restent en arrière, de sorte que cette prise de retard est une conséquence du renoncement des Chérubins. Par ce à quoi ils renoncent, les Chérubins offrent

à leur tour aux entités retardataires la possibilité précisément de rester en retard. Du fait qu'un sacrifice soit refusé, d'autres entités qui elles ne renoncent pas, qui s'adonnent aux désirs et passions et manifestent leurs désirs, peuvent s'emparer de l'objet du sacrifice, de la substance du sacrifice. Elles ont ainsi la possibilité de prendre rang en tant qu'entités indépendantes au côté des autres entités.

Avec l'évolution qui conduit du Soleil à la Lune l'immortalisation des Chérubins rend possible à d'autres entités de se séparer dans leur propre substantialité de l'évolution continue des Chérubins, des entités immortelles en général. En apprenant à connaître la raison profonde du « fait retardateur », nous voyons qu'en somme la faute originelle, si l'on veut parler du péché originel, n'est pas du tout imputable à ceux qui sont restés en arrière. C'est là ce qui est important, ce que nous devons retenir. Si les Chérubins avaient accepté le sacrifice, les entités lucifériennes n'auraient pas pu rester en retard, car elles n'auraient pas eu l'occasion de s'incorporer dans cette substance. Pour que la possibilité existe que des entités deviennent indépendantes de cette manière, il a fallu auparavant qu'intervienne un renoncement. La sage conduite de l'univers a donc fait que les Dieux ont, eux-mêmes, suscité leurs adver-

saires. Si les Dieux n'avaient pas renoncé il n'y aurait pas eu d'entités pour s'opposer. Ou pour parler trivialement nous dirons que les Dieux auraient prévu, pour ainsi dire ceci : si nous continuons d'œuvrer comme nous l'avons fait en passant de Saturne au Soleil il ne naîtra jamais d'entités agissant à partir de leur libre arbitre. Pour que des entités semblables puissent naître, il faut que la possibilité soit donnée que naissent pour nous des adversaires dans l'univers, que nous trouvions des résistances dans ce qui est tributaire du temps. Si nous ordonnions tout nous-mêmes, nous ne pourrions trouver semblable résistance. Nous pourrions nous faciliter grandement la tâche en accueillant tout sacrifice, et ainsi toute évolution nous serait soumise. Mais nous ne le ferons pas ; nous voulons des entités qui soient libres par rapport à nous, qui puissent s'opposer. Nous n'accueillerons pas ce sacrifice, c'est pourquoi ces entités, grâce à notre renoncement, et du fait même qu'elles acceptent ce sacrifice, deviennent nos adversaires.

Nous voyons donc que ce n'est pas chez les entités dites mauvaises que nous avons à chercher le fondement du mal, mais auprès de celles qu'on appelle les entités bonnes, qui par leur renoncement et à partir de ce moment seulement ont provoqué la possibilité que le mal apparaisse par le truchement

des entités capables d'apporter le mal dans le monde. Quelqu'un pourrait objecter facilement et je vous prie de laisser cette pensée imprégner avec précision votre âme : — j'avais jusqu'ici bien meilleure opinion des Dieux, je pensais que ce qui engendre la liberté humaine, les Dieux étaient capables de le provoquer sans créer la possibilité du mal. Comment se fait-il que toutes ces divinités bénéfiques n'aient pas su apporter une chose telle que la liberté sans introduire le mal dans le monde. — J'aimerais rappeler ici à votre souvenir ce roi d'Espagne qui, trouvant le monde si horriblement compliqué dit un jour que si Dieu s'en était remis à lui pour créer le monde, il l'aurait fait plus simple. L'homme dans sa faiblesse peut bien penser que l'univers aurait pu être fait plus simple, mais les Dieux en savent plus et c'est pourquoi ils n'ont pas laissé à l'homme le soin de créer le monde.

Du point de vue de la Science spirituelle, nous pourrions caractériser tout cela encore plus nettement. Supposons que quelque chose doive être étayé et que l'on suggère à quelqu'un que l'on pourrait le faire en dressant une colonne afin de construire dessus. Ce quelqu'un pourrait alors aussi répondre : pourquoi ne pourrait-on pas le faire autrement ? Oui, pourquoi ne le ferait-on pas autrement ? De même, lorsqu'on a besoin

d'une équerre à l'occasion d'une construction, quelqu'un pourrait dire aussi : pourquoi ce triangle ne devrait-il avoir que trois angles ? Un Dieu pourrait peut-être faire une équerre qui n'ait pas trois angles. Mais qu'un triangle n'ait pas trois angles n'aurait pas plus de sens que de dire que les Dieux eussent pû créer la liberté sans la possibilité du mal et de la souffrance. De même que trois angles sont partie intégrante du triangle, de même la possibilité du mal due au renoncement d'entités spirituelles est liée à la liberté. Tout cela fait partie du renoncement des Dieux qui, de ce fait, ont créé l'évolution à partir de l'immortalité, après avoir renoncé au sacrifice ont acquis le stade de l'immortalité, afin que le Mal puisse à nouveau être ramené au Bien. Les Dieux n'ont pas évité le Mal qui seul pouvait apporter la possibilité de la liberté. Si les Dieux avaient empêché le Mal, le monde serait pauvre, sans sa diversité. Pour qu'existe la liberté, il a fallu que les Dieux laissent le Mal intervenir dans le monde et pour cela ils durent acquérir la force de ramener le Mal au Bien. Cette force est quelque chose dont l'effet ne peut découler que du renoncement, de la résignation.

Les religions sont toujours là, pour évoquer, pour ainsi dire, en images ou sous forme d'imaginations, les grands mystères de l'univers. Aujourd'hui ce sont des phases pri-

mordiales de l'évolution que nous avons évoquées en ajoutant au concept du sacrifice et à la vertu dispensatrice le concept du renoncement, de ce fait nous avons de nouveau fait un pas en direction de la vérité par opposition à la maya et à l'illusion. De semblables images et concepts ont été donnés à l'homme aussi au sein des religions. Dans le cadre de la religion biblique il existe quelque chose par lequel l'homme peut faire sien le concept du sacrifice et du renoncement, du sacrifice refusé. C'est le récit d'Abraham sacrifiant, qui veut offrir son propre fils à Dieu, et du renoncement de ce Dieu au sacrifice présenté par le patriarche. Si nous intégrons en notre âme ce concept du renoncement, nous pouvons alors recevoir en nous des concepts semblables à ceux déjà exprimés. Je l'ai déjà dit : supposons que le sacrifice d'Abraham ait été accepté et Isaac sacrifié. Comme tout le peuple hébreux ancien descend de lui, Dieu, en acceptant le sacrifice, aurait ravi à la terre ce peuple entier. Tout ce qui est descendu d'Abraham, Dieu, par son renoncement, l'offrit à une sphère qui est en dehors de la sienne, le soustrayant ainsi au cercle de son emprise. S'il avait accepté ce sacrifice il aurait alors recueilli en lui tout ce qui se déroulait dans la sphère du peuple hébreux des origines, car Isaac le sacrifié aurait alors été auprès de Dieu. Il y a cependant renoncé

et confié ainsi à la terre tout ce courant de l'évolution. L'image très significative du sacrifice offert par le vieux patriarche nous permet de pénétrer tous les concepts du renoncement, des sacrifices.

Cependant, à une autre place encore de notre histoire terrestre, nous pouvons trouver ce renoncement d'entités supérieures, et ici encore nous pouvons revenir à la remarque faite la dernière fois, au sujet de « La Cène » de *Leonard de Vinci*¹⁵, cette fresque nous présente en quelque sorte le sens de la Terre, le Christ. En cherchant à pénétrer tout le sens du tableau rappelons-nous ces paroles que nous trouvons dans l'Évangile : « Ne pourrais-je pas appeler ici tout une légion d'anges si je voulais éviter le sacrifice de la mort ? »¹⁶. Ce qu'à ce moment le Christ eut pu accepter, ce qui bien entendu eut été chose aisée pour lui, est rejeté sous forme de résignation, de renoncement. Et le plus grand renoncement du Christ Jésus nous apparaît ici, où par son renoncement, il laisse venir dans sa sphère l'ennemi en personne : Judas. Si nous voyons en le Christ Jésus ce que nous pouvons trouver en lui, il nous faut voir en lui un reflet de ces entités que nous venons justement d'apprendre à connaître à une étape particulière de l'évolution, — de celles qui durent renoncer au sacrifice, de celles dont la nature consiste en *résignation*. — Le Christ renonce

à ce qui se serait passé s'il n'avait pas permis l'intervention de Judas en tant qu'adversaire, comme autrefois, durant la période solaire, les Dieux avaient, par leur renoncement, suscité leurs adversaires. Nous voyons donc, cet événement répété sur Terre en une image : le Christ au milieu des douze, avec Judas qui se tient là comme traître semblable à l'apparition des adversaires des puissances cosmiques. Ce fait est pour l'humanité d'une valeur infinie. Pour qu'il puisse intervenir dans l'évolution, le Christ doit lui-même s'opposer à son adversaire. Si cette image fait sur nous une impression si forte, c'est parce que la vue de la Cène nous rappelle un moment cosmique alors que nous entendons cette parole : « Celui qui met la main au plat avec moi, celui-là me trahira »¹⁷, en effet, l'image terrestre nous montre l'adversaire des Dieux s'opposant lui-même aux Dieux. C'est bien pourquoi j'ai souvent dit : « Tout ce qu'un habitant de Mars verrait, s'il pouvait descendre sur Terre, il le trouverait plus ou moins intéressant mais ne le comprendrait pas ». Toutefois, à la vue du tableau de *Leonard de Vinci*, il pourrait saisir un aspect cosmique qui peut être aussi bien en rapport avec Mars qu'avec la Terre, et qui est lié à tout le système solaire, — il pourrait saisir quelque chose qui lui permettrait de comprendre le sens de la Terre. Ce qui est figuré

ici en une terrestre image a signification pour le cosmos entier : l'opposition de certaines puissances aux puissances divines immortelles. Et tandis que le Christ apparaît au milieu de ses Apôtres comme celui qui triomphe de la mort sur le plan terrestre, c'est-à-dire qu'il montre le triomphe de l'immortalité, il convient aussi de rappeler ce qui s'est passé à ce moment crucial de l'univers qui se produit lorsque les Dieux se séparèrent de l'existence temporelle, remportant la victoire sur le temps, c'est-à-dire devinrent immortels. A la vue de la « Cène » de Leonard de Vinci notre cœur peut sentir cela.

N'objectez pas que celui qui dans une sensibilité naïve contemple la « Cène » ne sait rien de tout ce que nous avons dit aujourd'hui. Il n'a point besoin de le savoir. Car la profondeur pleine de mystère de l'âme humaine consiste en ce qu'elle n'a pas du tout besoin de connaître par la raison ce qu'elle ressent. La fleur connaît-elle les lois qui règlent sa croissance ? Non, mais néanmoins elle pousse. — Qu'importent les lois à la fleur, et la raison à l'âme de l'homme, pour éprouver l'incommensurable grandeur de ce dont il s'agit, quand se dresse devant son regard un Dieu et son adversaire : quand se dresse devant nous ce qu'il y a de plus grande qui se puisse exprimer : le contraste de

l'immortalité et de l'éphémère ! Point n'est besoin de le savoir, car une force magique se glisse dans l'âme lorsque l'être humain qui se tient devant la fresque où nous est peint le reflet du sens de l'univers. De même, il n'était pas indispensable que l'artiste soit un occultiste pour le peindre. Or l'âme de Leonard de Vinci contenait les forces qui justement lui ont permis d'exprimer ces éléments essentiels, sublimes. Si les grands chefs-d'œuvres agissent si extraordinairement, c'est parce qu'ils sont liés au sens de l'ordre universel. Jadis les artistes étaient unis au sens de l'ordre universel, sans qu'ils le sachent, par une conscience obscure. Mais l'art périrait, resterait sans suite, si à l'avenir la science spirituelle ne lui conférait une base nouvelle, en raison de sa connaissance de ces choses.

L'art subconscient a eu son passé, et avec son passé il a atteint son terme. Un art inspiré par la science spirituelle se situe au début de son évolution. C'est l'art du futur. Aussi vrai est-il que l'artiste du passé n'avait pas besoin de connaître le fondement sur lequel reposait l'œuvre d'art, aussi vrai est-il que l'artiste de l'avenir doit connaître, mais avec ces forces, qui expriment à leur tour un caractère d'éternité, quelque chose du contenu plein d'intériorité de l'âme. Celui qui voit dans la science spirituelle une

connaissance intellectuelle raisonnée, et cherche à l'exprimer en schémas et en paradigmes, ne détient pas la science spirituelle ; seul la détient celui qui pour chacun des concepts que nous développons — sacrifice, vertu dispensatrice, renoncement, — peut éprouver quelque chose, qui ressent pour chacun de ces mots quelque chose qui veut faire éclater mots et idées pour tout au moins les faire se dissoudre dans une multiplicité d'images.

On fait des schémas quand on se figure que l'évolution du monde se déroule d'après des concepts abstraits. Cela ne va déjà plus du tout avec des schémas quand on développe des concepts vivants tels que sacrifice, vertu donatrice, renoncement. Les trois logoï peuvent encore être mis en schéma là où l'on n'entend par logoï guère plus que les cinq lettres. Mais pour évoquer devant nous les concepts de sacrifice, de vertu donatrice de renoncement, il faut alors peindre des images, devant nous, comme nous les avons décrites la dernière fois : les Trônes sacrificiants, tendant leur offrande aux Chérubins, la fumée du sacrifice se répandant, les Archanges reflétant la lumière etc... Et lorsque la prochaine fois nous passerons à l'existence lunaire, nous verrons combien l'image décrite peut s'enrichir et qu'en fait quelque chose devra s'ajouter sous la forme de la

liquéfaction de masses nuageuses accumulées qui ruissellent en masses lunaires, et comment cela s'accompagne des éclairs fulgurants des Séraphins. Là, il nous faudra passer à des représentations plus riches vis-à-vis desquelles on dira : l'avenir de l'humanité trouvera bien la possibilité de créer des matériaux artistiques, des moyens artistiques pour apporter au monde extérieur l'expression de ce qui sans cela ne peut être lu que dans la Chronique de l'Akasha.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

Berlin, 21 novembre 1911

C'est un passage bien ardu de notre conception du monde, que celui que nous avons développé jusqu'au point où nous avons appris à percevoir une partie de la nature spirituelle derrière les phénomènes du monde extérieur. Ceux-ci trahissent tout d'abord fort peu qu'un élément spirituel se tient derrière eux, sous la forme particulière telle qu'elle peut être connue au sein de notre propre vie de l'âme. De tels phénomènes nous ont permis de savoir qu'à l'arrière-plan il y a des activités spirituelles, des qualités et des propriétés spirituelles. Par exemple, dans ce qui apparaît dans la vie courante comme propriété calorique, en tant que chaleur ou feu, nous avons reconnu l'expression du sacrifice. Dans ce qui nous apparaît en tant qu'air et qui à nouveau dévoile si peu qu'il y s'agisse d'esprit, nous avons reconnu ce que nous avons appelé la vertu dispensatrice d'entités cosmiques particulières. Et dans l'eau nous avons vu ce qui peut être appelé renoncement, résignation.

Soit dit en passant : d'anciennes conceptions ont, bien entendu, beaucoup mieux pressenti et reconnu l'esprit caché derrière

des éléments matériels extérieurs ; la preuve s'en trouverait en ce que l'on appelle « spiritus » certaines matières particulièrement volatiles, désignation que nous réservons aujourd'hui au domaine de l'esprit lorsque nous disons « spirituel ». Pourtant, en ce monde il se trouve des hommes qui rapportent si peu ce mot à ce qui est du domaine de l'esprit, du suprasensible, qu'il est arrivé, ce qui est connu de certains d'entre vous, qu'une association spirite munichoise a vu sa lettre remise au président de l'association centrale des négociants en spiritueux, par ignorance de ce que peut être une société de spirites.

En considérant aujourd'hui ce passage si important de l'ancien Soleil à celui de l'ancienne Lune, passage qui s'est déroulé au cours de l'évolution de la planète Terre, nous allons devoir envisager un autre mode du développement de l'esprit. Pour cela nous devons partir de ce que nous avons rencontré la dernière fois sous forme de renoncement. Nous avons vu que ce renoncement consiste essentiellement en ce que des entités spirituelles élevées renoncent à accueillir l'offrande de ce que nous avons reconnu être essentiellement un sacrifice de volonté ou de substance volitive. Si nous voulons bien nous représenter que certaines entités veulent sacrifier ce qui est leur substance de volonté

et que, par le renoncement d'entités supérieures, l'accueil de cette volonté leur est pour ainsi dire refusé, nous pourrions alors aisément nous élever à la compréhension de ce que cette substance de volonté, que les entités dont il est question voulaient sacrifier à des entités en question plus élevées, doit alors demeurer auprès de ces entités qui voulaient sacrifier sans avoir la possibilité de le faire. Ainsi sans entrer plus avant dans ces relations cosmiques, nous avons des entités qui sont prêtes à offrir leur sacrifice, donc d'une certaine façon prêtes à apporter ce qui est en elles et à l'offrir avec ferveur, mais qui ne le peuvent pas et sont ainsi obligées de le conserver en elles. Ou pour le dire autrement, cela signifie, — étant donné que le sacrifice a été refusé —, que ces entités ne peuvent pas avoir de lien avec des entités plus élevées qu'elles, bien qu'elles auraient pu le réaliser, si elles avaient pu sacrifier.

Sous une forme personnalisée, pourrait-on dire, cela apparaît de manière symbolique, historique et universelle plus frappante dans ce qui peut être pris comme l'opposition de Caïn et d'Abel¹⁸. Caïn veut aussi adresser son sacrifice à son Dieu. Son sacrifice ne trouve pas grâce et le Dieu ne l'accueille pas. Il accepte le sacrifice d'Abel. Ce qu'il nous faut considérer ici, est l'expérience intérieure qui peut être réalisée du fait

que Caïn voit que son sacrifice est refusé. Si nous voulons nous élever à la hauteur de la conception dont il s'agit ici, il convient de se rendre compte que pour les régions dont nous parlons il serait faux d'utiliser des concepts qui n'ont de signification que dans notre vie courante. Ce serait une erreur de dire que le rejet de l'offrande proviendrait d'une faute ou d'une injustice sur ce plan-là. Il ne saurait être question de faute ou d'expiation, telles que nous les connaissons dans notre vie courante actuelle. Nous devons plutôt considérer ces entités de telle sorte, que du fait des entités plus élevées qui ont refusé le sacrifice, il s'agit d'un renoncement, d'une résignation. Ce que nous avons caractérisé il y a huit jours comme une disposition de l'âme ne comporte ni faute ni manquement, mais au contraire repose sur la grandeur, sur la haute importance que peut comporter un renoncement, une résignation. Il n'en reste pas moins que les autres entités, celles qui ont voulu apporter le sacrifice, doivent développer en elles une disposition intérieure dont nous pouvons ressentir que cela amorce une hostilité, certes extraordinairement faible, à l'égard de ces entités qui repoussent l'offrande. C'est ce qui, en une époque plus tardive, nous est décrit en traits plus accentués au sujet de Caïn. C'est pourquoi l'atmosphère que nous voyons chez

Caïn, nous ne la rencontrerons pas chez ces entités qui progressent du Soleil à la Lune ; cette ambiance existe chez elles d'une autre façon. Et nous n'apprenons l'état d'âme qui se manifeste alors si, ainsi que nous l'avons fait au cours des dernières conférences, nous sondons notre propre âme et que nous nous demandons où trouver dans notre âme cette ambiance capable de nous suggérer des conditions intimes semblables à l'état d'âme qui devrait se développer au sein des individualités dont les offrandes ont été rejetées.

Cet état d'âme intérieur, — nous approchons de plus en plus de la vie humaine d'ici-bas, — est en somme celui que toute âme connaît déjà par son caractère confus et tourmentant que nous pouvons ranger parmi ce qui sera traité lors de la conférence publique de jeudi prochain « Les profondeurs cachées de la vie de l'âme »¹⁹. Cette disposition intérieure que connaît toute âme, règne dans les profondeurs cachées de la vie de l'âme ; elle remonte parfois à la surface de notre vie intime et c'est ici alors qu'elle est peut-être le moins douloureuse. Mais à nous autres, il nous arrive souvent d'aller ici ou là avec cet état d'âme, sans qu'au niveau supérieur de notre conscience nous nous rendions vraiment compte alors même que cet état d'âme nous habite. Pour mettre en relief ce tourment indéfinissable nuancé de la douleur qui

l'accompagne, on aimerait rappeler les paroles du poète : « Seul celui qui connaît la nostalgie, sait combien je souffre »²⁰. Il s'agit de la nostalgie en tant qu'état d'âme, de la nostalgie telle qu'elle vit dans les âmes des hommes, et pas uniquement quand ils aspirent à ceci ou à cela.

Pour nous replacer au sein de ce qui s'est spirituellement déroulé lors des phases d'évolution de l'ancien Saturne et de l'ancien Soleil, il s'est avéré nécessaire d'élever notre regard vers certaines conditions d'âme qui ne peuvent se réaliser pour ainsi dire qu'après que l'âme humaine se soit mise en quête et se soit organisée, se soit élaborée en vue d'un effort supérieur. Cela nous l'avons vu quand nous recherchions à partir de la vie même de notre âme, à comprendre la nature du sacrifice, à expliquer aussi ce que l'homme acquiert comme sagesse lorsque nous la voyons s'infiltrer goutte à goutte à partir de ce qui résulte de ce que l'on pourrait appeler la disposition à donner, à être prêt pour ainsi dire à se sacrifier soi-même. En arrivant à des conditions de plus en plus terrestres, qui se sont développées à partir des précédentes, nous trouvons une disposition d'âme semblable en bien des choses à ce que l'homme peut aussi éprouver aujourd'hui encore. Mais il faut cependant remarquer que toute la vie de notre âme, pour autant que notre âme soit

insérée dans un corps terrestre se présente comme une couche supérieure, surplombant une vie cachée de l'âme qui se déroule en bas, dans ses profondeurs. Qui peut ignorer l'existence d'une semblable vie cachée de l'âme ? L'existence nous enseigne suffisamment qu'elle est bien là.

Pour nous éclairer quelque peu sur cette vie cachée de l'âme, admettons qu'un enfant ait, peut-être au cours de sa septième ou huitième année, ou à une autre période de sa vie, expérimenté, ait fait telle ou telle expérience, il aurait ressenti par exemple une chose à laquelle les enfants sont souvent tout particulièrement sensibles : une injustice, l'injustice d'être accusé d'avoir commis tel acte qui en fait ne lui est pas imputable. Toutefois par la faute de la paresse de son entourage ou parce qu'il fallait en finir avec cette affaire il aura été tenu pour coupable. Les enfants ont une sensibilité particulièrement vive quand une injustice de ce genre leur est faite. Mais ainsi en vont les choses ; après que cette expérience ait profondément marqué la vie de l'enfant, la suite de l'existence va se recouvrir d'autres couches de la vie animique. En ce qui concerne la vie de tous les jours l'enfant a oublié la chose. Il se pourrait aussi que cette histoire ne ressurgisse jamais. Mais admettons maintenant que l'enfant, à l'âge de quinze ou seize ans, subisse une nouvelle

injustice, à l'école par exemple. C'est alors que devient actif ce qui repose dans les profondeurs sous les agitations de l'âme. Il n'est pas nécessaire que l'enfant en sache quoi que ce soit, et il peut se faire de tout autres représentations ou concepts que de savoir que ce qui remonte est une reminiscence de ce qu'il a vécu au cours de ses premières années. Si à l'époque cela ne s'était pas produit il aurait pu se trouver par exemple, que cet enfant devenu jeune homme soit rentré chez lui, qu'il ait pleuré quelque peu, maugréé peut-être et s'en soit bien tiré. Mais l'événement antérieur s'étant bien produit, — et je le souligne particulièrement, que l'enfant n'a pas besoin d'être au clair sur ce qui s'est passé, — que cela agit, agit sous la surface de la vie de l'âme comme les vagues peuvent se soulever sous le miroir d'une mer apparemment lisse. Et ce qui aurait pu n'être que larmes, plainte ou récrimination devient suicide d'un écolier ! C'est ainsi, qu'à partir de profondeurs cachées, les éléments enfouis de la vie remontent de l'âme. Et la force la plus importante qui règne là en bas, — qui règne en chaque âme et remonte parfois dans sa forme primordiale, mais qui est d'autant plus importante que l'homme n'en n'est pas conscient alors que cette force ressurgit —, c'est la nostalgie. Nous connaissons bien aussi les noms que cette force prend dans le

monde établi, des noms qui ne sont que vagues, métaphoriques parce qu'ils expriment des rapports compliqués et qui, en tant que tels, ne remontent absolument pas à la conscience.

Prenons une manifestation que vous connaissez tous à satiété, — celle que l'on appelle « mal du pays », — le citadin la connaît peut-être un peu moins bien, mais il aura pu la constater chez autrui. Lorsque vous cherchez à comprendre ce qu'est en réalité le mal du pays, vous trouvez qu'au fond il se présente différemment suivant les individus. Parfois soupirant après les récits familiers entendus chez ses parents, le sujet ignore qu'il souffre d'une nostalgie de son foyer. Ce qui vit en lui est un besoin vague, une volonté confuse. Un autre a la nostalgie de ses montagnes ou de la rivière auprès de laquelle il a si souvent joué. Ce qui agit alors en l'âme, — l'homme en est souvent si peu conscient, mais toutes ces particularités nous les résumons par le terme « mal du pays » qui exprime quelque chose qui peut se dérouler de mille manières différentes, — est parfaitement cerné quand on le qualifie comme un genre de nostalgie. Les aspirations nostalgiques les plus confuses sont peut-être encore celles qui surgissent dans la vie comme les plus tourmentantes. L'homme n'est pas conscient qu'il s'agit là de nostalgie, mais

c'est bien de cela qu'il s'agit. Qu'est-ce que la nostalgie ? Nous venons justement de le dire : il s'agit d'une sorte de volonté. Partout où nous examinons la nostalgie, nous pouvons voir qu'elle est une sorte de volonté. Mais quel genre de volonté ? Il s'agit d'une volonté qui telle qu'elle se présente d'abord, ne saurait être satisfaite ; le serait-elle, la nostalgie cesserait. Une volonté incapable de se réaliser est ce que nous appelons une aspiration nostalgique.

C'est quelque chose d'analogue qu'il nous faut désigner comme l'état d'âme des entités dont le sacrifice a été refusé. Ce que nous pouvons percevoir dans les profondeurs de notre vie de l'âme sous forme de nostalgie nous est resté comme un héritage des temps anciens dont il est question ici. De même que nous avons hérité d'autres éléments des anciens stades d'évolution, de même nous reste-t-il, de la phase dont nous parlons ici, toutes sortes de nostalgies qui se trouvent dans les profondeurs de l'âme, toutes sortes de volontés ne pouvant être satisfaites, de volontés contenues. Durant cette phase de l'évolution il nous faut donc penser que par le rejet du sacrifice des entités, se forment ce qu'on pourrait appeler : des entités à la volonté retenue. Par le fait qu'elles devaient receler en elles cette volonté retenue, elles se trouvaient en une situation bien particulière.

Et il faut en revenir à certains états d'âmes qui nous sont propres si l'on veut éprouver, ressentir ces choses, car les pensées, n'atteignent guère ces états.

L'être qui peut sacrifier sa volonté fusionne en certaines circonstances avec l'autre être. Cela aussi on peut le ressentir dans la vie humaine, comment on vit et agit avec l'être auquel on apporte son sacrifice et comment on se sent content et heureux quand on est face à celui à qui l'on apporte un sacrifice. Ici, il s'agit de sacrifice à des entités suprêmes bien plus vastes, à des entités cosmiques ; leur contemplation par les êtres sacrificiants doit leur procurer la suprême béatitude. De ce fait ce qui reste comme une aspiration volitive contenue n'atteindra jamais plus l'ambiance intérieure, l'état d'âme qu'ils pourraient éprouver s'ils avaient pu sacrifier. Car s'ils avaient pu sacrifier, l'élément du sacrifice serait passé chez les autres entités. Nous pouvons en quelque sorte employer la comparaison suivante : si la Terre et les autres planètes pouvaient offrir un sacrifice au Soleil, elles seraient alors en lui. Si cela ne leur est pas permis, si elles doivent retenir ce qu'elles auraient tout de même pu sacrifier, elles resteraient alors en elles-mêmes, refoulées en elles-mêmes.

Si nous saisissons ce qui est exprimé ici, nous remarquerons que quelque chose inter-

vient alors dans l'univers. Comprenez-le bien car cela ne saurait être exprimé autrement : des êtres qui sacrifient à d'autres êtres tout ce qui vit en eux, ces êtres qui se seraient adonnés à l'univers sont, maintenant que le sacrifice n'a pas été accepté, contraints de porter tout cela en eux-mêmes. Ne décelez-vous pas alors que quelque chose jaillit — on peut l'appeler l'égoïté — qui se manifestera plus tard sous toutes ses formes comme égoïsme ? Vu sous cet angle, il faut ressentir ce qui est pour ainsi dire inséré dans l'évolution comme quelque chose qui reviendra plus tard dans l'être comme un héritage. — Avec la nostalgie nous voyons jaillir l'égoïsme, d'abord dans sa forme la plus faible, mais nous le voyons cependant se faufiler dans l'évolution de l'univers. Et c'est ainsi que nous voyons comment les êtres adonnés à la nostalgie, c'est-à-dire à eux-mêmes, à leur égoïsme, sont dans une certaine mesure condamnés à la partialité, et à ne vivre qu'en eux-mêmes si rien d'autre n'intervient.

Représentons-nous donc un être qui a la possibilité de sacrifier : il vit dans l'autre être, et vivra toujours en l'autre. Un être auquel est refusée cette possibilité de se sacrifier, ne peut que vivre en lui-même. De ce fait il est exclu de ce qu'il pourrait éprouver en d'autres et en l'occurrence en des êtres supérieurs. Dans ce cas, les entités en question

seraient exclues de l'évolution, damnées et bannies à l'étroitesse d'esprit si n'intervenait alors quelque chose qui survient à ce moment dans l'évolution pour mettre en mouvement cet élément d'unilatéralité. C'est l'intervention d'entités nouvelles qui arrêtent cette condamnation, ce banissement à l'étroitesse d'esprit. De même que sur Saturne les Esprits de la Volonté, sur Soleil les Esprits de la Sagesse, nous voyons sur la Lune intervenir les Esprits du Mouvement, pour lesquels nous n'avons pas à nous représenter un mouvement dans l'espace, mais où nous devons concevoir le « mouvement » comme comportant plutôt une caractéristique de pensée. Chacun connaît l'expression « mobilité » d'esprit (mobilité de la pensée) bien qu'il ne s'agisse ici que du cours, de la fluidité de notre propre pensée ; mais vous pourrez voir par là que si nous voulons faire nôtre un concept général du mouvement, nous avons, pour expliquer le « mouvement », besoin d'une notion autre que celle du simple changement de lieu qui n'est qu'un genre particulier du mouvement en général. Quand un grand nombre d'hommes sont adonnés à un être supérieur qui se manifeste en quelque sorte en tous parce qu'il accueille le sacrifice de tous, tous ceux-ci vivent en cet être unique et se trouvent ainsi satisfaits en lui. Mais si leurs sacrifices sont refusés, ils vont vivre en

eux-mêmes et ne peuvent être satisfaits. C'est alors qu'interviennent les Esprits du Mouvement, ils conduisent en quelque sorte les êtres, qui sans cela ne dépendraient que d'eux-mêmes, auprès de toutes les autres entités, les mettant, d'une certaine manière, en rapport avec les autres. Tout d'abord ces Esprits du Mouvement ne sont pas seulement à imaginer comme des entités du changement de lieu, mais bien plutôt comme des entités créant quelque chose qui permet à un être d'entrer en liaison avec d'autres, en des rapports sans cesse renouvelés.

Si, une fois encore, on se rapporte à une disposition de l'âme adéquate on peut se représenter ce qu'est le stade cosmique atteint. Qui peut ignorer que la nostalgie quand elle persiste, s'incruste en l'homme alors qu'aucun changement ne peut intervenir, qui peut ignorer combien cela est lancinant et condamne l'homme à un état qui devient insupportable pour lui, et qui, pour les têtes légères, prend l'allure de ce que l'on appelle l'ennui. Cet ennui que l'on ne peut imputer ordinairement qu'à des gens superficiels comporte toutes sortes de nuances intermédiaires, jusqu'à celle particulière aux natures grandes et nobles, en lesquelles se manifeste une ardente nostalgie, sans qu'elle puisse trouver d'apaisement dans le monde extérieur. Et qui donc mieux que le change-

ment serait à même d'apaiser l'ardeur du désir? Preuve en est que les êtres qui éprouvent cet ardent désir recherchent sans cesse de nouvelles relations avec d'autres entités. Le tourment de la nostalgie est souvent surmonté par des relations changeantes auprès des entités toujours nouvelles.

Alors que la Terre accomplit sa phase lunaire, nous voyons combien les Esprits du Mouvement introduisent au sein de la vie des êtres nostalgiques, qui sans cela se désoleraient, — l'ennui est aussi une sorte de désollement, — comment ils introduisent le changement, le mouvement, les relations avec des entités toujours nouvelles, ou des situations sans cesse renouvelées. Le mouvement spatial, local, n'est qu'un élément de cette mouvance générale dont nous avons parlé maintenant. Il s'agit bien d'une mobilité quand, le matin, nous sommes en mesure d'avoir en notre âme une disposition d'esprit particulière et de pouvoir passer en d'autres sans être obligés de la garder. Nous surmontons alors le côté unilatéral de la nostalgie grâce à la multiplicité, grâce au changement et au mouvement du vécu. Dehors, dans l'espace, nous avons simplement un genre particulier de cette modification.

Représentons-nous une planète faisant face au Soleil. Si elle restait toujours dans la même position par rapport au Soleil, et sans

se mouvoir, elle s'en tiendrait à l'unilatéralité, à ce côté limité qui résulte de ce qu'elle n'offre toujours qu'une surface au Soleil. C'est alors qu'interviennent les Esprits du Mouvement; ils conduisent les planètes autour du Soleil afin d'introduire un changement à cet état. Le changement de lieu n'est qu'un élément particulier des changements en général. Et quand les Esprits du Mouvement introduisent des changements d'orientation dans le cosmos, ils n'apportent qu'une contribution spécifique à ce qu'est le mouvement en général.

Mais du fait que les Esprits du Mouvement introduisent, ainsi que nous l'avons appris, le mouvement et le changement dans l'univers, il faut alors encore que quelque chose d'autre intervienne. Nous avons vu que dans cette évolution, dans l'ensemble de cette multiplicité cosmique qui s'établit avec les Esprits du Mouvement, les Esprits de la Personnalité, les Esprits de Sagesse, de Volonté, etc, dans ce qu'il y a de substantiel vit aussi, — ce que nous avons appelé « vertu donatrice », — le flux de ce qui rayonne sous forme de sagesse et qui est l'élément spirituel à la base de l'air et du gaz. Cela conflue alors avec cette volonté transformée en nostalgie et devient, pour ces entités, ce que l'homme connaît maintenant, non pas encore en tant que pensée, mais sous la forme d'image.

L'image qu'a l'homme quand il rêve en est la meilleure représentation. L'image évanescence, fluctuante du rêve peut susciter une représentation de ce qui se passe chez un être en qui la volonté vit comme nostalgie et qui est mis en relation avec d'autres entités par les Esprits du Mouvement. Alors qu'il est amené auprès d'un autre être il ne peut pas s'y adonner entièrement, car l'égoïté personnelle vit en lui. Mais il peut saisir l'image fugitive de l'autre qui vit en lui comme une image de rêve. Cela explique ce que nous pouvons appeler l'épanchement (l'émergence) d'images en l'âme. Nous voyons durant cette phase de l'évolution l'émergence de la conscience imagée lorsqu'en tant qu'hommes, nous avons traversé cette phase de l'évolution sans la conscience terrestre actuelle de notre Moi. Nous avons à nous représenter que durant cette phase évolutive, ce que nous atteignons aujourd'hui grâce à notre Moi, nous ne l'avions pas encore, et que nous vivons et agissons dans l'univers, alors que vit en nous quelque chose, que nous ne pouvons nous représenter aujourd'hui que lorsque nous éprouvons de la nostalgie.

Pour prendre en considération de pareils états de souffrance, comme le sont ceux sur terre, nous pouvions nous représenter qu'ils ne sauraient être exprimés autrement que ne

le dit le poète : « Seul celui qui connaît le désir nostalgique sait ce que j'endure ! » D'une certaine manière, la douleur et la souffrance, dans leur forme animique naturelle, pénètrent à cette époque-là dans nos entités, dans l'entité d'autres êtres qui sont liés à notre évolution. Et c'est grâce à l'activité des Esprits du Mouvement que va se combler, par un baume sous forme d'images se déversant en elles, ce qui sans cela resterait une intériorité vide faite de souffrance nostalgique. Sans cela ces entités resteraient avec une âme vide, vide de tout ce qui n'appartiendrait pas au désir nostalgique. Cependant le baume des images s'y écoule goutte à goutte, comblant de diversité solitude et vide, détournant ainsi l'être du bannissement, de la damnation.

Si nous prenons de telles paroles au sérieux nous voyons en même temps ce qui se trouve à la base de ce qui s'est développé dans la phase lunaire de notre Terre, et ce qui se trouve aujourd'hui dans les profonds soubassements de notre conscience, recouvert que cela est par la phase terrestre de notre être. Mais cela existe bien dans le tréfond de notre âme, et cela surgit alors dans la conscience sans que l'on se doute de ce qui est en cause, à l'image de ce qui tourbillonne sous la surface de la mer et y soulève des vagues. Après-demain cela sera développé de

manière plus simple, au cours d'une conférence publique. Sous la surface de la conscience ordinaire de notre Moi, nous avons une vie animique semblable qui peut refaire surface. Quand cet élément de la vie de l'âme de l'homme se manifeste, qu'exprime-t-il ? Lorsque nous voulons considérer les bases cosmiques de cette vie sous-consciente de l'âme, nous pouvons dire : la vie de l'âme que nous sentons ainsi surgir des bases fondamentales animiques est une résurgence de ce qui s'est animé au sein de l'évolution de la phase lunaire et qui durant la phase terrestre a pénétré en nous. Et quand on considère bien l'interaction de la nature de la Lune avec celle de notre Terre, nous avons alors le fondement proprement dit de ce qui s'est retransmis spirituellement de l'ancienne Lune à l'existence terrestre.

Considérez, comme nous l'avons caractérisé, qu'il était nécessaire que des images dusent sans cesse surgir pour combler un vide. Ceci vous fait acquérir un concept d'un grand poids, d'une grande signification : l'aspiration de l'âme humaine avec sa vacuité nostalgique et douloureuse, qui ne s'apaise ou ne s'harmonise que grâce à l'intervention d'images, que ne peuvent à leur tour remplacer que d'autres images. Et quand ces images sont là, et ont été présentes un instant, alors l'ancien désir nostalgique se remet à poindre

à partir des sources profondes, et, les Esprits du Mouvement conduisent à de nouvelles images. Une fois que les nouvelles images ont duré quelque temps, le désir nostalgique aspire de nouveau à de nouvelles images. Et ce que nous devons exprimer au sujet d'une vie de l'âme semblable, est d'importance : si l'aspiration nostalgique ne peut être comblée que par des images que ne font que poursuivre de nouvelles images, nous avons alors affaire à un écoulement perpétuel, sans fin. Dans cette situation alors il peut survenir que ce qui doit se produire d'autre pour qu'au lieu de l'écoulement perpétuel d'images, intervienne quelque chose qui soit capable de libérer le désir nostalgique par autre chose que par des images, à savoir par des réalités. Ce qui veut dire en d'autres termes, qu'en cette incarnation planétaire de notre Terre nous avons traversé une phase où des images, comblant les désirs nostalgiques, sont apportées par l'activité des Esprits du Mouvement que ces images doivent être apaisées par la phase planétaire de l'incarnation de la Terre que nous devons appeler la phase de la rédemption. Nous verrons encore que la Terre doit être appelée « planète de la rédemption » au même titre que nous pouvons appeler l'état lunaire, incarnation précédente de la Terre, la « planète du désir nostalgique », d'une nostalgie qui doit être apaisée,

mais dont l'apaisement conduit à une éternité sans fin. Et pendant que nous vivons la conscience terrestre, qui, comme nous l'avons vu, nous apporte la rédemption par le Mystère du Golgotha, — s'élève durant cette vie, à partir des fondements de notre âme, ce qui aspire sans cesse à la délivrance. C'est comme si nous avions en haut, les vagues de la conscience ordinaire, et qu'en dessous, dans les profondeurs de l'océan de la vie de l'âme, vive le fondement de notre âme sous forme de désir nostalgique, comme quelque chose qui la tend toujours à se hausser à l'accomplissement du sacrifice, à s'élever vers l'être universel qui satisfait d'un coup son désir brûlant, non plus en une succession sans fin d'images mais en une fois.

L'homme terrestre sent bien ces états d'âme, — et les meilleurs sont justement ceux qui l'éprouvent. Ceux d'entre les hommes qui ici-bas à notre époque sentent ce désir nostalgique en accord parfait avec cette époque particulière qui est nôtre, sont ceux qui au fond, viennent à notre mouvement de science spirituelle. Là, les hommes apprennent à connaître dans la vie extérieure tout ce qui satisfait en détail leur conscience supérieure, journalière ; car ici émerge de la subconscience ce qui aspire vers les fondements essentiels de la vie et, jusqu'en ses moindres détails, ce qui ne sera jamais satisfait. Or,

ce fondement essentiel ne peut être donné que grâce au fait que nous disposons d'une science universelle qui ne s'occupe pas seulement des particularités mais de l'ensemble de la vie. Car à ce qui se déroule dans les profondeurs de l'âme et qui ne demande qu'à être appelé au niveau supérieur de la conscience, il faut, conformément à l'esprit de notre époque, que vienne à sa rencontre la préoccupation concernant l'existence universelle qui vit dans le monde, sinon intervient à partir des profondeurs de l'âme, ce qui aspire à quelque chose sans jamais l'atteindre.

En ce sens, la science spirituelle vient en aide à ces désirs nostalgiques qui vivent dans les profondeurs de l'âme. Et puisque tout ce qui se dévoile ultérieurement dans le monde à ses prologues, nous ne saurions nous étonner qu'un homme qui, s'il avait vécu à notre époque, aurait demandé à la science spirituelle de combler la force du désir nostalgique de son âme, alors que cet homme serait dévoré par des forces de l'âme qui ne lui sont tout d'abord pas conscientes, telles celles du désir nostalgique. Du fait qu'il vivait précédemment, que cette sagesse spirituelle n'existait pas, et donc qu'alors il ne pouvait pas encore en disposer, il en fut comme s'il se consumait dans le désir d'y atteindre, comme s'il avait entretenu un besoin permanent d'y parvenir et qu'il aurait été incapable de com-

prendre la vie, — précisément parce qu'il était un grand, un esprit éminent. Alors qu'aujourd'hui il pourrait s'infiltrer en son âme quelque chose capable de calmer sa nostalgie pour les images qui ne pourraient qu'occulter son vide, il aspira à mettre fin à cette chasse à l'image, — et il le souhaitait d'autant plus que cette chasse à l'image se faisait plus pressante. Tel que cela est exprimé, la voix de cet homme ne peut-elle pas nous apparaître comme l'expression d'un esprit vivant à une époque où il ne pouvait alors disposer de cette sagesse spirituelle qui se déverse comme un baume sur les désirs nostalgiques de l'âme²⁴. C'est ce qui apparaît dans une de ses lettres :

« Qui pourrait vouloir être heureux en ce monde. Pouah, honte à toi, — devrais-je presque dire si tu le veux ! Oh, toi homme ! nature si noble ! à quelle myopie cela tient-il de poursuivre un idéal alors que tout ici-bas se termine par la mort. Nous nous rencontrons, nous nous aimons durant trois printemps pour éternellement de nouveau s'enfuir l'un de l'autre. Et qu'est-ce qui est digne de notre effort si ce n'est l'amour ! Ah, il doit exister autre chose que l'amour, le bonheur, la gloire et x, y, z, auxquels nos âmes ne rêvent point.

Il est impossible qu'il existe un esprit méchant au sommet du monde, il est simple-

ment incompris. Ne sourions-nous point aux pleurs des enfants ? Imagine seulement cette durée sans fin ! Des époques par myriades, une vie pour chacune, et pour chacune une manifestation telle que ce monde. Quel peut être le nom de cette petite étoile que l'on voit sur Sirius par ciel clair ? Et tout ce grandiose firmament — n'est qu'un infime grain de poussière par rapport à l'infini ! Oh Rühle, dis-moi, serait-ce un rêve ? Lorsque le soir, couché sur le dos, nous saisissons entre deux feuilles de tilleul une espérance plus riche de pressentiments que les pensées ne le peuvent saisir ou que les mots ne sauraient l'exprimer. Viens ! faisons quelque chose de bien, et, le faisant, mourons ! Une mort parmi les millions de morts, nous qui sommes déjà morts et qui mourrons encore. C'est comme si nous passions d'une chambre à l'autre. Vois ! le monde m'apparaît comme emboîté, le petit ressemble à ce qui est plus grand ! » (Tiré d'une lettre de H. von Kleist, 1806).

Voilà bien l'obsession de la nostalgie, saisie en des mots écrits à son ami par un esprit éclairé —, un esprit qui n'avait pas encore pu trouver les moyens de donner l'apaisement à ses désirs nostalgiques, ce qu'une âme moderne ne pourrait qu'avec une compréhension énergique de la science spirituelle. Car c'est bien cet esprit-là qui, voici cent ans, mit lui-même fin à sa vie, en commençant par

celle de son amie Henriette Vogle ; il repose au bord du Wannsee, dans cette tombe solitaire, refermée il y a cent ans sur sa dépouille.

C'est une coïncidence singulière du karma, pourrait-on dire, d'évoquer aujourd'hui l'état d'âme qui nous permet le mieux de caractériser ce que nous cherchons à saisir, lorsque nous parlons de l'action commune du sacrifice de volonté contenu dans la nostalgie, de l'apaisement de ces désirs nostalgiques qui ne pouvait venir que des Esprits du Mouvement, — que nous évoquions cette recherche obsédante d'un apaisement définitif qui ne peut venir que sur la planète de la rédemption ; oui, c'est une étrange coïncidence karmique qu'il nous ait fallu, d'après notre programme ordinaire, nous entretenir sur ce sujet précisément le jour même qui nous rappelle combien un esprit a su exprimer cette nostalgie indéfinie en des paroles les plus élevées, pour la traduire finalement par l'acte le plus tragique que peut provoquer le désir nostalgique. Et comment ne pas voir que cet esprit, dans sa totalité, tel qu'il nous apparaît, est en somme une incarnation vivante de ce qui vit dans les profondeurs de l'âme et que si nous voulons le comprendre nous devons le ramener à autre chose qu'à l'existence terrestre. Heinrich von Kleist n'a-t-il pas décrit de manière significative ce

qu'un homme peut ressentir face à ce qui le dépasse — qui l'entraîne et qu'il ne pourra comprendre que plus tard s'il ne brise auparavant le fil de sa vie ? De cela il est question dès les premières pages du livre « Les guides spirituels de l'homme et de l'humanité »²².

Voyez sa « Penthésilée », n'y a-t-il pas chez elle bien plus qu'elle ne peut embrasser dans sa conscience terrestre. Nous ne pourrions la comprendre dans toute sa particularité si nous n'admettons pas que son âme soit infiniment plus vaste que l'âme si étroite et petite — quelqu'en soit sa grandeur —, qu'elle englobe de sa conscience terrestre. C'est pourquoi il faut qu'une situation se noue et apporte artificiellement l'élément subconscient dans le drame. Oui, il faut même éviter que tout le déroulement dans lequel Kleist implique Achille soit saisi par la conscience supérieure, sinon nous ne pourrions en éprouver l'élément tragique. Penthésilée prisonnière est conduite vers Achille mais on lui fait croire qu'il est, lui, son prisonnier. Par là, il est « son » Achille. Il faut que ce qui vit à la surface de la conscience soit plongé dans l'inconscient.

Cette conscience intervient également dans l'action, par exemple, de la pièce « Catherine de Heilbronn », particulièrement dans les curieuses relations entre Catherine et Wetter vom Strahl, car cela ne se déroule

pas au niveau de la conscience ordinaire, mais dans les couches plus profondes de l'âme où sont les forces qui vont de l'un à l'autre, et dont l'homme ne sait rien. Voyant cela, nous décelons l'élément spirituel qui repose dans les forces courantes de la gravitation et de l'attraction qui régissent le monde. Essayez de ressentir ce qui repose dans les forces du monde, par exemple dans la scène où Catherine fait face à « son adoré » et où nous voyons ce qui vit dans le subconscient et combien cela s'apparente à ce qui vit à l'extérieur dans le monde et que l'on recouvre du vocable intellectuel et desséché de « force d'attraction des planètes, etc. » Mais il y a cent ans, un esprit si pénétrant et si actif fut-il, ne pouvait pas encore plonger dans cette subconscience. Aujourd'hui, il faut que cela ait lieu.

Et c'est avec raison qu'aujourd'hui nous considérons d'une tout autre manière l'élément tragique d'un « Prince de Hombourg ». J'aimerais savoir comment ceux qui sont férus d'abstractions et ne veulent déduire qu'au moyen de la raison tout ce qu'entreprend l'être humain, j'aimerais savoir comment ils expliquent ce qu'est le prince de Hombourg qui exécute toutes ses grandes actions dans une sorte d'état de rêve, même celles conduisant en fin de compte à la victoire. Et Kleist montre clairement qu'à partir

de la conscience, il ne saurait en aucun cas prétendre à la victoire, que par ailleurs avec cette conscience éveillée, il n'est même pas particulièrement un grand homme puisqu'ensuite il se lamente face à la mort. C'est seulement, lorsqu'une impulsion volontaire particulière émerge de ce qui vit dans les profondeurs de l'âme, qu'il s'enhardit.

Ce qui est resté comme un héritage de la conscience lunaire en l'homme c'est quelque chose qui ne peut pas être mis à jour par une science abstraite, mais qui doit être développé par des conceptions appropriées, subtiles, aux horizons multiples, aux contours universels, qui appréhendent ces choses bien spirituelles, qu'apporte la science de l'esprit. Ce qui est le plus grand se lie à l'intermédiaire et se rattache à ce qui est courant.

Ainsi comprenons-nous que la science spirituelle nous montre comment les états que nous éprouvons aujourd'hui en notre âme se développent dans le cosmos, dans l'univers. Nous concevons également combien ce que nous éprouvons dans l'âme peut seul nous procurer le concept de ce qu'il y a de spirituel dans les profondeurs des choses. Mais nous voyons aussi comment notre temps devait arriver afin de combler les aspirations des temps qui ont précédé le nôtre, — alors que les hommes ont désiré ce qui ne peut être donné qu'à notre époque. Et une sorte de res-

pect pour ces hommes, qui dans le passé ne pouvaient trouver d'équilibre à l'égard des aspirations de leur cœur et que le monde ne pouvait leur accorder, — un certain respect pour ces hommes pourrait consister dans le fait que nous nous souvenions que tout se tient dans la vie humaine et comment l'homme d'aujourd'hui peut consacrer sa vie à des mouvements spirituels, dont les hommes, leurs destins nous le révèlent, — auraient eu besoin depuis longtemps déjà.

On peut donc, en quelque sorte, désigner la science spirituelle comme ce qui apporte rédemption à la nostalgie humaine, et ceci en ce jour de centenaire de la mort tragique d'un de ces nostalgiques, jour qui permet très bien de se souvenir que ce que la science spirituelle peut apporter, fut depuis longtemps réclamé par des hommes avec impétuosité mais aussi avec mélancolie. Voilà une pensée que nous pouvons retenir et qui, en ce jour du centenaire de la mort de l'un des plus grands poètes allemands, est peut-être aussi une pensée anthroposophique.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

Berlin, 5 décembre 1911

C'est ainsi tout une série de considérations que nous avons développée devant notre âme, montrant combien l'esprit est manifeste derrière tout ce que nous appelons la grande illusion, la maya. Une fois encore il convient de se poser la question : par quelle voie s'est-il avéré pour nous que derrière tout ce qui autour de nous est accessible à nos sens, et à la vision du monde liée à notre corps, par quelle voie et comment l'élément spirituel s'est-il d'abord révélé à nous ?

Au cours des dernières considérations il nous a fallu, pour caractériser cet élément spirituel, écarter de notre regard les phénomènes extérieurs les plus proches, et pénétrer jusqu'à des qualités du réel, telles que celles désignées comme volonté de sacrifice, vertu gratifiante, résignation ou renoncement, donc un ensemble de qualités que nous ne pouvons apprendre à connaître qu'en regardant dans notre propre âme, et donc que nous ne pouvons raisonnablement imputer qu'à notre seule âme. S'il nous faut attribuer à ce que nous pensons exister comme réalité, — nous pourrions aussi dire à ce qu'il y a de